

HERBERT MATTHEWS/ FIDEL CASTRO/SEUIL 1970, 374 pages/

VERBATIM/EXTRAITS

P.105

Je n'ai jamais prétendu à d'autre mérite, au sujet de l'interview que j'ai obtenue de Fidel Castro, que d'avoir reconnu sa qualité et, tenant compte de l'hostilité du pays pour le régime de Batista, d'avoir prévu le rôle qu'il allait jouer. Je ne me rendais pas compte alors de tous les dangers et les difficultés que lui-même et ses partisans devaient encore surmonter pour survivre : si je les avais prévus, je n'aurais pas été aussi sûr de moi.

Je ne savais pas à quel point les forces de Fidel étaient faibles à l'époque — dix-huit hommes avec des fusils — mais je doute que cela eût pu changer quoi que ce soit au reportage que j'écrivis pour le *New York Times* qui le publia le dimanche 24 février.

La situation dangereuse où nous nous trouvions pendant l'interview était parfaitement évidente. En fait, toute la matinée, nous dûmes chuchoter. Les membres du groupe avaient ordre de ne pas parler à voix haute, si proches étaient les soldats de Batista. Mon souvenir reste vif de Fidel accroupi près de moi, de son chuchotement rauque et passionné tandis qu'il épanchait son cœur juvénile et révolutionnaire dans mon âme vieillie (j'avais cinquante-sept ans et il en avait trente) et quelque peu lasse de la guerre. Car j'avais vu bien des guerres et des révolutions, avant même que Castro ne fût né.

Le groupe de dix-huit hommes suffisait alors aux exigences de la lutte. Des renforts devaient venir (...) Fidel ne semblait pas se rendre compte à quel point il était déjà devenu un symbole de la résistance pour la jeunesse de Cuba et qu'il deviendrait LE symbole après la parution de mon article dans le *New York Times*.

Il savait qu'il avait besoin de publicité; il en eut toujours le sens et le talent. Cette interview fut l'un de ses coups les plus brillants, car il avait perdu le contact avec le pays dans son ensemble. Tout ce que Fidel avait à faire, pour dire les choses vulgairement, c'était de me « vendre » son personnage. Il lui suffisait d'être lui-même.

En raison de la conférence du **Mouvement du 26 juillet** et de la rencontre avec moi, le groupe des dix-huit hommes de Fidel descendit de la montagne jusqu'à mi-pente, tandis que les hommes et femmes du Mouvement montaient de Santiago de Cuba et Manzanillo. Certains, comme moi-même et ma femme (qui attendit à Manzanillo) venaient de La Havane. C'était bien sûr pure coïncidence que mon voyage se soit produit en même temps que la réunion — la première depuis le débarquement du **Granma**. L'endroit, écrit « Che » dans son livre, n'était pas loin d'un hameau appelé La Montería, « *une petite crête dans les montagnes près d'une source* ».

J'ai raconté toute l'histoire de l'interview de Fidel dans mon livre, *The Cuban Story*, écrit en 1961 (Ed. George Braziller, New York). Le bruit avait couru que Castro avait été tué au moment du débarquement du Granma. Castro voulait prouver qu'il était en vie et au combat. **Faustino Pérez** se trouvait alors à La Havane en train d'organiser les groupes de résistance du Mouvement. Fidel envoya un de ses hommes, **René Rodriguez**, à La

Havane pour voir si un journaliste voudrait faire le voyage jusqu'à la Sierra Maestra à travers les lignes des soldats de Batista et faire un reportage sur lui-même et ses guérilleros

Aucun journaliste cubain n'accepta. Le père de l'un des membres du Mouvement du 26 juillet, **Felipe Pazos**, économiste bien connu, fut approché par **son fils, Javier**. Felipe Pazos connaissait bien la correspondante du New York Times, **Mrs. Ruby Hart Phillips**. Celle-ci apprit que ma femme et moi nous rendions à Cuba pour des vacances. Quand j'arrivai et que la proposition me fut présentée, je sautai bien entendu dessus.

Ma femme m'accompagna afin de donner une apparence innocente au voyage à **Manzanillo** et c'est elle qui fit sortir clandestinement de Cuba les notes très subversives (pour Batista) que j'avais prises. Nous fûmes conduits en voiture, pendant le long voyage vers la province d'Oriente qui dura toute la nuit et la matinée, par Javier Pazos, Faustino Pérez et une jeune femme de la société nommée **Lilium Mesa** qui était membre du Mouvement.

Faustino alla dans les collines préparer ma visite et aussi se joindre aux autres militants du Mouvement qui se rassemblaient pour leur conférence. Javier Pazos fut chargé de monter avec moi et de nous reconduire ensuite à La Havane. Nous passâmes à travers les patrouilles batististes grâce à une jeep conduite par **Guerrito Sánchez** (qui a aujourd'hui un poste officiel), puis, quand il fallut grimper, **Universo Sánchez** servit de guide. Fidel rejoignit au matin le groupe avec lequel je me trouvais et nous parlâmes pendant la plus grande partie de la matinée — ou plutôt Fidel parla, en réponse à mes questions. Je fus ensuite guidé vers la maison d'un paysan où Guerrito Sánchez vint encore me chercher pour me ramener vers ma femme à Manzanillo.

L'interview devait être rédigée à New York. Quand elle parut le dimanche suivant comme principal reportage d'actualité, avec une photographie de Fidel tenant son précieux fusil à lunette, elle créa une extraordinaire sensation à Cuba et dans toute l'Amérique latine. L'article était paru alors que les chances de Fidel étaient au plus bas et il ne sert à rien de se demander combien de temps supplémentaire il lui aurait fallu, sans cela, pour se consolider dans la Sierra Maestra et éveiller la résistance civique générale qui joua un si grand rôle dans la défaite de Batista.

Le reportage du *New York Times* en fit un héros et un symbole de la résistance. On le croyait mort — tant et si bien que le ministre de la Défense nationale de Batista, Santiago Verdeja, publia une déclaration selon laquelle mon article « *devait être considéré comme un chapitre d'un roman fantastique* ». « *A aucun moment, ajoutait-il, ledit correspondant n'a eu un entretien avec Fidel Castro* ». Là-dessus, mon journal publia une photo me montrant avec Fidel dans la Sierra.

Après sa fuite de Cuba, le général Batista écrivit dans son livre **Respuesta** (p. 52) qui fut présenté en édition anglaise sous le titre de *Cuba betrayed* :

« Les chefs militaires de la province indiquèrent si formellement à l'état-major général qu'aucune interview n'avait eu lieu que le ministre de la Défense nia publiquement que cela se soit produit. Moi-même, j'en doutai, influencé par les rapports de l'état-major. L'interview en fait avait eu lieu et sa publication eut une valeur considérable de propagande pour les rebelles. Castro devait ainsi commencer son ère comme une figure de légende (...) »

(...) Là où j'étais certainement dans l'erreur, c'est dans mon estimation des effectifs dont il disposait. A ce sujet Fidel dit simplement ce que je rapportai : « *Pour des raisons évidentes, je ne vous dirai pas combien j'ai d'hommes.* »

C'est devenu une source permanente d'amusement parmi les rebelles cubains qui étaient présents, à commencer par Fidel et Raul Castro, que de m'avoir amené à croire qu'ils avaient des forces plus nombreuses et plus puissantes que dans la réalité. Fidel lui-même, une lueur malicieuse dans ses yeux, fit connaître un jour qu'il avait seulement dix-huit hommes armés : c'était à un grand déjeuner à l'Overseas Press Club que j'avais organisé à New York en avril 1959. Dans « **Le Livre des Douze** » de **Carlos Franqui, Celia Sánchez, Guillermo Garcia, Manuel Fajardo, Efigenio Almeijeiras et Vilma Espin** parlent tous de leurs ruses. Quand je rencontrai Raul Castro à La Havane en octobre 1967, il pouffa encore à ce sujet.

Selon les mots de Celia : « *Nous préparâmes tout pour que Matthews ait une bonne impression et pense que Fidel venait d'un autre camp.* » Il semble que Raul « passa et repassa avec les mêmes hommes », donna à Fidel des nouvelles d'une « autre colonne » et ainsi de suite. Ces tactiques sont aussi vieilles que la guerre.

Cela prouvait combien ils désiraient anxieusement « faire bonne impression » et comptaient sur une publicité efficace. Mais si ces manœuvres furent exécutées elles ne changèrent pas mes sentiments. Fidel avait effectivement passé la nuit à un autre endroit. Che Guevara et Calixto Garcia — membres des « Douze » — me dirent plus tard qu'ils se trouvaient ailleurs dans la Sierra quand je montai. Je sais, grâce à mes propres observations à Manzanillo, que des douzaines de membres du 26 juillet étaient près de moi dans la Sierra le même jour. Comme nous devons chuchoter je n'aurais pu entendre Raúl parler à son frère d'une « autre colonne » (...).

(...) Mon interview, avec ses erreurs de fait et de conception devait avoir une valeur prophétique. Aucune publicité si sensationnelle qu'elle fût, n'aurait rien donné plus tard si Fidel Castro n'avait pas été précisément l'homme que j'avais décrit (...).

En avril 1957, une équipe du Columbia Broadcasting System composée de **Robert Taber** et d'un photographe monta jusqu'au Pico Turquino et réalisa un remarquable documentaire qui donna à Castro et à ses guérilleros une merveilleuse publicité. Taber dut plus tard quitter la C.B.S. à cause de son attachement sentimental à la révolution. Il écrivit ce qui reste l'histoire la plus complète et la plus exacte »/mp/